

# Retour à Moria, le camp de réfugiés surpeuplé sur l'île de Lesbos

---

Julien WOLSEY, avocat

*L'Europe se barricade mais le camp de Moria sur l'île de Lesbos ne désemplit pas. La faute aux lenteurs et absurdités de la procédure d'asile cogérée par les autorités grecques et EASO (European Asylum Support Office), certes, mais sans doute plus fondamentalement la conséquence du système des hotspots, centré sur la captivité des réfugiés aux confins de l'Europe. Ceci est le témoignage de Maître Julien Wolsey, avocat au Barreau de Bruxelles qui s'est rendu pour la dernière fois en octobre 2018 dans le camp de Moria en Grèce avec l'ONG ELIL.*

\*\*\*

Durant l'été 2016, le CCBE, le Conseil des Barreaux Européens, lançait un appel à la mobilisation auprès des avocat.e.s des différents barreaux européens. Si l'Union européenne cautionne la création de hotspots dans les îles grecques - centres d'enregistrement, de tri et d'hébergement des réfugiés - et en appelle aux agents de tous les Etats membres pour venir gonfler les rangs d'EASO<sup>1</sup>, les avocat.e.s de tous les pays d'Europe se doivent eux aussi de venir prêter main forte aux réfugiés. Ayant répondu à l'annonce, je m'étais ainsi retrouvé quelques mois plus tard dans le camp de réfugiés de Moria, situé sur l'île de Lesbos, à dispenser dans un container de fortune, des conseils juridiques de première ligne aux réfugiés. L'hiver vigoureux de ce début d'année 2017 avait rendu les conditions de vie dans le camp apocalyptiques. Les tentes croulaient sous le poids de la neige et chaque semaine amenait son triste bilan de décès. Les autorités grecques étaient dépassées à tous les points de vue, laissant l'organisation du camp surpeuplé aux ONG, quand ce n'était pas aux réfugiés eux-mêmes, et la tenue des auditions à EASO. A l'époque déjà, l'accès aux soins médicaux était le point le plus noir du tableau.

Au temps de la stupéfaction avait succédé celui de l'analyse. Avec cinq autres avocats belges venus comme moi travailler comme volontaires à Moria, j'avais témoigné des violations massives des droits humains qui résultent de ce système des hotspots dans un article publié en français dans la RDE<sup>2</sup> et en néerlandais dans le TVR<sup>3</sup>. De façon systématique, nous y confrontons les textes des directives européennes relatives à l'accueil des demandeurs d'asile, à la procédure de protection internationale et aux critères de définition des statuts de protection avec leur (in)application sur le terrain pour les huit mille réfugiés entassés à Lesbos et notre conclusion était accablante.

En octobre 2018, j'ai accepté de retourner sur cette même île. ELIL, l'ONG créée dans la foulée du projet initié par le CCBE, manquait cruellement de volontaires et de financements<sup>4</sup>. Qu'allais-je trouver à Moria deux ans après mon premier séjour ? Quels changements et quels progrès allais-je constater ? Voici mes impressions de cette deuxième plongée dans les limbes de l'Europe<sup>5</sup>.

A l'arrivée sur le tarmac de l'aéroport, point de neige. Le temps est clément, le soleil encore radieux, la mer Egée d'un bleu azur. Je jette un coup d'œil par la fenêtre du taxi : la Turquie est toujours aussi proche, si impressionnante, avec sa côte montagneuse qui s'étire à l'infini. Premier rappel à la réalité des hotspots en quelque sorte : ici on est aux confins de l'Europe, à plus de douze heures de bateau d'Athènes, mais

---

1 European Asylum Support Office

2 «Le système des «Hotspots» en Grèce : une politique migratoire européenne à l'origine de violations massives des droits humains - Témoignage d'avocats belges en mission en Grèce», R.D.E., 2017 , n° 194, page 337.

3 «Het «Hotspot» «systeem in Griekenland : een Europes migratiebeleid aan de basis van grootschalige schendingen van fundamentele rechten», T.V.V, n°1, januari-maart 2018, page 47.

4 <https://www.europeanlawyersinlesvos.eu/>

5 Doutrepoint M., *Moria. Chroniques des limbes de l'Europe*, 180° éditions, Bruxelles, 2018 ;

à moins de vingt kilomètres d'Ayvalik , la ville turque où tous les jeudis se tient un marché où affluent les habitants de Lesbos. L'élégante ville de Mytilène n'a quasi pas changé, toujours aussi vivante et paisible à la fois. Les bateaux de Frontex sont cette fois-ci portugais, italien et letton au lieu d'être anglais, espagnol et polonais. Phil, le coordinateur anglais de l'ONG, lui aussi n'a pas changé : toujours aussi flegmatique.

C'est à l'approche du camp de Moria que je perds mes repères. Tout d'abord, à la place d'un champ d'oliviers en pente jouxtant le camp a poussé une jungle, sorte d'excroissance du camp censée absorber le surplus de réfugiés, plus chaotique et plus inconfortable encore à la moindre pluie. Qui gère cette jungle ? Combien de personnes y vivent et sur base de quels critères ? Autant de questions me taraudent.

Ensuite, à l'entrée, la « gate », mieux grillagée et contrôlée (pour les ONG, pas pour les réfugiés et les passeurs qui passent toujours aussi facilement). Sur la droite, inchangée, la section B, là où se fait l'enregistrement et où se trouve la « prison » qu'on appelle la Quarantaine. Sur la gauche, dans l'allée principale, à la place des tentes igloos accolées qui ployaient sous le poids de la neige en janvier 2017, des containers « propres » – on les appelle des ISO BOX – et des grandes tentes, subdivisées en compartiments. Une de ces premières tentes sur la gauche est affublée de l'inscription « AMBASSADE DU CONGO » et, comme je le comprendrai assez vite, constitue un point de repères important dans le camp. Enfin, à côté des magasins improvisés dans des tentes de fortune ont surgi des magasins en dur, vendant fruits et légumes, thés ou cafés et autres substances plus ou moins licites<sup>6</sup>.

Si les containers ont pris le pas sur les tentes, subsistent néanmoins ici et là des tentes, attribuées aux moins chanceux, et plus on monte dans le camp, sections 1, 2 et 3, plus on voit des containers ISO BOX superposés les uns sur les autres. Trois familles de quatre parfois dans un seul container. Et, partout, des enfants qui courent et jouent parmi les déchets et les rats - ils seraient 1200 actuellement - et des familles, plus nombreuses qu'en 2017.

Et puis le moment glaçant : là où sont distribués les repas, j'aperçois des centaines, peut-être un millier, de gens entassés dans des couloirs métalliques, compressés, affalés, qui attendent. On pense tout de suite à un enclos à bétail ou alors à un checkpoint. En fait, c'est juste la file interminable pour le petit déjeuner. (J'apprendrai plus tard que les gens y font la queue dès 3 heures du matin pour recevoir leur assiette vers 8 heures). Et rebelote pour le repas du soir. Pire que tout ce que j'avais vu la première fois.

Le deuxième jour au camp, je tombe nez à nez avec Nourhen. Improbable rencontre : cette vieille connaissance de Belgique est ici avec une équipe de journalistes et cameraman pour tourner un documentaire sur Moria pour une télé japonaise basée à Bruxelles. Rares sont ceux qui obtiennent l'autorisation de filmer/photographier dans le camp. Autour d'un litron de mauvais vin, Nourhen, le soir venu, m'expliquera qu'elle a harcelé le directeur du camp tous les jours jusqu'à ce qu'il cède. Pareil pour Frontex qui leur a permis de monter à bord d'un de leurs navires pendant toute une nuit sur la frontière gréco-turque où bateaux turcs et navires Frontex se font face. En plus de ses rutilants vaisseaux, Frontex est équipé de matériels/radars derniers cris pour repérer les embarcations qui franchissent la frontière, sauf que, me dit Nourhen non sans un rire sarcastique, ces appareils ne repèrent que le métal. Echappent ainsi à leur vigilance tous les bateaux pneumatiques !

Nourhen a été marquée durablement par une scène à laquelle elle a assisté chez MSF : celle d'un père anéanti avec à ses côtés sa petite fille, son nounours dans les bras. Elle commente sur sa page Facebook la photo émouvante qu'elle a postée : « *Moria le camp de la honte, du désespoir, de l'inhumanité, voici une image qui me marquera à jamais la fatigue et le désespoir d'un père! L'absurdité fait que sont considérés comme vulnérables les mères seules avec enfants et non les pères seuls avec enfants. Alors que faire, faire la file pendant 4h dans une tension maximale avec bagarre pour avoir à manger avec mon enfant dans un*

---

6 Sur cette économie de marché au cœur de la détresse humaine, Constant Alain « Le monde, Les réfugiés, cibles de l'industrie privée », 8 septembre 2018.

*labyrinthe métallique (il faut le voir pour le croire) ou aller faire la file et laisser mon enfant seul dans le camp! Juste un petit geste, ne serait-il pas possible de changer cette de case « single mother with children » en « single parent with children », un exemple qui montre à quel point l'inhumanité a pris le dessus dans ce camp ».*

L'absurdité ou l'inhumanité de la procédure reste la source de toutes les frustrations. Dans ce monde kafkaïen, impossible de parler un langage commun ou de trouver un interlocuteur grec. A Moria, où tout est écrit en alphabet grec et où la langue de la procédure est le grec (alors qu'on y envoie des centaines de fonctionnaires européens pour seconder les fonctionnaires locaux), c'est avant tout d'assistants sociaux, d'accompagnateurs, d'avocats, de médecins, d'infirmiers, de professeurs, d'instituteurs et de psychologues grecs que les réfugiés ont besoin. Mais on ne les voit que trop peu dans le camp. Même constat parmi les réfugiés : aucun ne parle le grec. Et pour cause, les seuls cours de langue dispensés se font à Mytilène, à 1 heure 30 de marche du camp.

Vassilis, l'avocat grec qui travaille avec l'ONG, me rappelle qu'il n'y a que dix fonctionnaires grecs pour traiter l'ensemble des dossiers des réfugiés syriens qui ne sont pas renvoyés en Turquie. Sur leur document provisoire de séjour, qu'on appelle « Ausweis » – le terme allemand s'est imposé dans la novlangue du camp –, il est indiqué que leur interview aura lieu à Athènes en... 2022.

Le jour suivant, je reçois impuissant un Congolais avec ses deux filles âgées d'environ 9 et 11 ans, dans le même état de désespoir face aux lenteurs et inconséquences de la procédure grecque. Alors qu'il est arrivé sur l'île avec ses deux filles, les autorités refusent de le reconnaître comme leur père. Les deux filles sont ainsi considérées comme des mineures non accompagnées. Leur procédure à tous les trois est par voie de conséquence gelée, dans l'attente de la détermination de la filiation paternelle. Cela fait ainsi cinq mois qu'ils attendent le résultat d'un test ADN imposé par les autorités. C'est le regard désemparé du père qui me glace le sang, comme la tentative timorée d'une des filles de demander de l'aide à une de nos bénévoles francophones, comme si elle voulait en catimini soulager son père, sans saper ce qui lui reste de dignité.

Les réfugiés identifiés comme vulnérables sont en principe autorisés à quitter l'île et poursuivre leur procédure d'asile sur le continent. Cependant, ils restent piégés encore des mois, voire des années à Moria en raison du manque de places dans les structures d'accueil à Athènes ou Thessalonique. D'après le Haut Commissariat aux Réfugiés, en novembre 2018, plus de quatre mille personnes éligibles pour être transférées sur le continent, étaient ainsi bloquées sur les îles de Lesbos et de Samos<sup>7</sup>. Plus aberrant encore : parmi les réfugiés qui ont eu la chance d'être transférés, la majorité d'entre eux devront revenir sur l'île, par leurs propres moyens, pour passer leur interview auprès d'EASO en 2019 ou 2020, venant ainsi gonfler le nombre de personnes qui vivent dans la jungle de Moria et ajouter plus de chaos au chaos.

L'avant-dernier jour, je décide de rentrer du camp à pied. 1 heure 30 me prédit-on. Je vois deux réfugiés afghans s'aventurer dans une route rocailleuse et les suis. La route mène tout d'abord au village de Moria, accroché autour d'un petit mont que domine une église. Puis au lieu de bifurquer comme les réfugiés à gauche, j'entre dans le village et le traverse pour découvrir, grandiose, un vieil aqueduc romain dont on m'avait parlé il y a deux ans mais que je n'avais jamais vu. Ensuite je rebrousse chemin pour poursuivre vers Mytilène, observant, curieux, les réfugiés qui l'empruntent à pied. Quelques africains athlétiques le font en courant, casque audio sur la tête. Plus loin, un jeune couple d'Afghans s'est arrêté sur le bas-côté de la route pour permettre à la maman d'allaiter son bébé. Après une bonne demi-heure on est obligé de rejoindre la grande route, où les voitures et les camions roulent très vite, au niveau d'un autre camp de réfugiés, beaucoup plus petit, qui est géré entièrement par les autorités grecques et héberge uniquement des familles : Karatepe. Plus on se rapproche de la ville, plus on croise de réfugiés et de poussettes. A l'entrée

---

<sup>7</sup> The Guardian, « Oxfam condamne le camp de réfugiés « inhumain » de Lesbos », 9 janvier 2019, <https://www.theguardian.com/world/2019/jan/09/oxfam-criticises-eu-inhumane-lesbos-refugee-camp-moria>.

de la ville de Mytilène, quelques réfugiés afghans pêchent avec du matériel de fortune face à ... la Turquie. La scène me touche, sans doute car ces gestes de pêcheurs ont quelque chose d'universel et d'intemporel.

Dernier jour. Tôt le matin, ayant eu vent qu'il y avait des émeutes dans le camp, le coordinateur de l'ONG m'empêche de m'y rendre. Après avoir donné quelques coups de fil à mes « client.e.s », soit pour annuler leur rendez-vous soit pour faire une consultation téléphonique à la place, je décide de piquer une tête dans la mer Egée. Face à la Turquie... La Turquie, c'est aussi le terme employé par les réfugiés pour désigner la jungle qui jouxte le camp, très certainement parce que l'aspect chaotique de ce campement au milieu des oliviers leur rappelle celui où ils se sont cachés en Turquie avant l'effroyable traversée. Cette appellation crée beaucoup de quiproquos dans mes entretiens centrés sur le risque de renvoi vers la Turquie, l'autre Turquie, la vraie, celle avec qui l'Europe a conclu son ignoble deal<sup>8</sup>.

Janvier 2019, à l'heure de poser ma plume, je lis dans *The Guardian* qu'un Camerounais de 24 ans a été retrouvé mort le 8 janvier 2019 aux premières heures de la nuit alors que la température était tombée en-dessous de zéro. A l'heure où les effets du deal se font toujours sentir, le nombre d'arrivées de réfugiés sur les îles grecques ayant drastiquement diminué, ce drame banal souligne la vraie nature des hotspots, ces lieux de vie parallèles aux confins de l'Europe, où le provisoire dure des années voire des décennies et où se retrouvent captifs des milliers de femmes, d'hommes et d'enfants. Des bagnes.

---

<sup>8</sup> Le 18 mars 2006, l'Union européenne a conclu avec la Turquie un accord visant à mettre fin à la migration irrégulière depuis la Turquie vers la Grèce.